

André Breton : Vingt ans à Nantes

Au mois d'août 1927, André Breton se trouve au Manoir d'Ango, en Normandie, où il entreprend la relation de sa rencontre avec Nadja, l'être surréaliste par excellence. Avant d'aborder ce point éprouvant entre tous, il cherche, par une série d'associations libres, selon le vieil adage, "dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es", à cerner sa propre personnalité. Il l'éclaire par différents événements, des anecdotes, des "faits-glissades" ou des "faits-précipices", qui l'ont conduit là où il est, là où il en est. A la différence du roman psychologique, il revient au lecteur de les interpréter à sa guise pour se donner à lui-même une image réelle de l'auteur. C'est ainsi, sans autre motif plus explicite, que le scripteur en arrive à évoquer la capitale des Ducs de Bretagne : "Nantes : peut-être avec Paris la seule ville de France où j'ai l'impression que peut m'arriver quelque chose qui en vaut la peine, où certains regards brûlent pour eux-mêmes de trop de feux (je l'ai constaté encore l'année dernière, le temps de traverser Nantes en automobile et de voir cette femme, une ouvrière, je crois, qu'accompagnait un homme, et qui a levé les yeux : j'aurais dû m'arrêter), où pour moi la cadence de la vie n'est pas la même qu'ailleurs, où un certain esprit d'aventure au-delà de toutes les aventures habite encore certains êtres, Nantes, d'où peuvent encore me venir des amis, Nantes où j'ai aimé un parc : le parc de Procé."¹ Qu'est-ce à dire, sinon que "de regrets consumé", tel Pyrrhus devant Andromaque, il se prend à espérer un retour de flamme et songe à un lieu qu'il a quitté désespéré, d'où lui sont venus plusieurs amis, et où, pour lui, l'utopie règne idéalement, au-delà de toute histoire ? Par cette seule brève mention, il en dit trop peu, et le lecteur est en droit d'en savoir davantage sur ce qui s'est effectivement passé lors de son premier séjour à Nantes.

C'est la guerre. Il vient d'avoir dix-neuf ans lorsqu'il est mobilisé et envoyé à Pontivy, où il fait ses classes au 17^e régiment d'artillerie, comme canonnier de deuxième classe. Tout imprégné du roman de Jarry *Les Jours et les nuits*, il déserte de l'intérieur, se réfugiant dans ses rêves artistiques, tandis qu'il se prête à "l'école des bons travaux abrutissants" dont parle Rimbaud. Indifférent au nationalisme, il ne comprend rien au bellicisme qui l'entoure et demande à Paul Valéry, son maître en littérature, d'intervenir en sa faveur pour sa conservation intellectuelle : "Le mot Fuir résumant toute mon aspiration présente, je me permets imprudemment, Monsieur, cette prière : Ne sauriez-vous, je suppose par relation, me sauver d'ici ?"² Etudiant en médecine, il est certain que sa formation serait plus utile ailleurs.

Il faut croire son protecteur suffisamment écouté de l'autorité militaire puisque, trois semaines après, Breton rejoint Nantes, où il est affecté à la deuxième section d'infirmiers militaires. Il y restera du 29 juin 1915 au 14 juillet 1916.

Bien qu'il n'ait pas achevé sa première année d'études en médecine à Paris, il y fait fonction d'interne à l'ambulance municipale n° 103 bis, installée dans les locaux du lycée de jeunes filles, 2 rue du Bocage. D'une capacité de 260 lits, bénéficiant des installations les plus modernes, doté de multiples services (à la place de la vaste salle commune) où les soldats blessés étaient répartis selon la gravité de leur état, il était pourvu d'une salle de chirurgie, avec local de stérilisation attenant, et comportait un précieux matériel radiologique. Comble du confort, les infirmiers permanents y disposaient d'une chambre personnelle.³ C'est ainsi

¹. André Breton, *Nadja* (1928), *Oeuvres complètes*, édition établie par Marguerite Bonnet, t. I, Gallimard, 1988, Bibliothèque de la Pléiade, 1988, pp. 658-661. Par la suite, nous citerons dans le texte cette édition en abrégé par le sigle Pl. suivi du tome en chiffres romains et de la page en chiffres arabes.

². Lettre d'André Breton à Paul Valéry, lundi 7 juin 1915, archives B. N. Je remercie les ayants-droit des deux poètes de m'avoir autorisé à citer les fragments de leur correspondance, capitalissime pour l'époque.

³. Voir : Etienne Ravilly ???

que Breton confesse à son protecteur : "Je finirai par me plaire ici, dans cette chambre d'hôpital à moi seul que des photographies de Gauguin, de Van Dongen, de Lautrec et de Matisse me font aimer."⁴

Il partage son temps entre les études médicales, qu'il est censé poursuivre à l'École de Médecine de Nantes, les soins qu'il donne aux malades, les journées au dépôt, à La Close, et la lecture de ses chers poètes. Les mieux adaptés à la situation, Rimbaud et Jarry, qui ne l'ont jamais quitté, et, bien évidemment, ses maîtres depuis longtemps, Baudelaire, Mallarmé, *La Soirée avec M. Teste* de Valéry. Pour la distraction ou la curiosité, il y a les romans de René Boylesve, de Rachilde ou de Jean de Tinan, les poésies de Francis Jammes, de Jules Laforgue, de Paul Fort, de Francis Viélé-Griffin et les très curieux récits de Marcel Schwob, conseillés par Valéry, qui ne seront pas sans conséquence sur ses orientations futures.

A dire le vrai, un enchantement immédiat ne l'a pas gagné au confluent de la Loire et de l'Erdre. S'il reprend goût à la vie, il attend encore tout "d'un futur apparent et espérable", comme il le confie à son plus ancien ami, Théodore Fraenkel, étudiant en médecine comme lui, affecté au Crotoy, qui ne le rejoindra qu'en octobre.⁵ A preuve le temps qu'il a laissé passer avant de remercier Valéry, par pudeur, pour cacher son dénuement. "A Nantes depuis près de six mois, j'y goûte la paix factice et sereine, sans lendemain. C'est assez que Paris manque pour que je sois cependant malheureux. La peine est banale, vous voyez."⁶ On retrouve dans ce message le balancement coutumier à Breton, à jamais insatisfait, suffisamment raisonnable, cependant, pour savoir qu'il pourrait être dans de pires conditions, comme d'accompagner en qualité de brancardier les offensives de Champagne et d'Artois. Car il accomplit toujours ponctuellement son devoir militaire, accédant au grade de caporal à la fin août. Mais cela est de peu d'importance, rapporté aux délicieuses soirées qu'il passe, sur l'entremise de Valéry, chez le gendre de Mallarmé, le Dr Bonniot, aide-major à l'hôpital temporaire n° 25 et sa femme Geneviève, qui lui offrent leur "claire sympathie" et lui font découvrir le manuscrit d'*Igitur*, qui ne sera imprimé que dix ans après. C'est aussi le moment qu'il choisit, sur le conseil de Jean Royère, un symboliste, directeur de *La Phalange*, qui a publié ses premiers poèmes dès avant la guerre, pour prendre contact avec Guillaume Apollinaire. Dès lors, les poètes lui seront un cortège mystique, et il n'aura de cesse de les rejoindre à Paris, lors de ses permissions, en avril 1916, où il s'efforcera de soutenir la conversation avec un Valéry quelque peu railleur, découvrira, rue de l'Odéon, la librairie d'Adrienne Monnier ; puis en mai, où il rendra visite à Guillaume Apollinaire au lendemain de sa trépanation, ému de sa tristesse et de la faiblesse causée par son hémiparésie.

Outre l'espoir qu'entretennent ces correspondances et visites parisiennes, il y a l'amitié de ses compagnons, Théodore Fraenkel déjà nommé, André Paris, un étudiant en pharmacie connu à Paris, d'autres encore, sur lesquels je reviendrai ; la surprise du cinéma, les soirées à La Cigale, la visite des deux musées qu'il trouve navrants pour la peinture moderne, à l'exception de Maurice Denis : "C'est partout le même choix ridicule, où revit symboliquement l'âme de la province. Et cela encouragerait aux outrances. Cubisme."⁷ Et surtout l'amoureuse initiation. De sorte qu'à maintes reprises il pourra écrire à ses correspondants, suivant une antithèse familière, qu'il est profondément mélancolique alors qu'il devrait se réjouir du sort qu'on lui fait : "Je pourrais être parfaitement heureux. J'écris cette énormité naïvement. Qu'on me rende Paris, la Seine, les galeries de tableaux, les salles

4. Lettre d'André Breton à Paul Valéry, dimanche 9 janvier [1916].

5. Lettre d'André Breton à Théodore Fraenkel, s. d. [juin 1915], citée par Marguerite Bonnet : *André Breton et la naissance de l'aventure surréaliste*, Corti, 1975, p. 73.

6. Lettre d'André Breton à Paul Valéry, mardi 14 décembre 1915.

7. Lettre d'André Breton à Paul Valéry, 9 janvier [1916].

de dissection, l'avenue de l'Observatoire ! Absurde délire, allez-vous songer."⁸ Et plus tard, au moment où, par crainte de s'attacher à une femme, il demande son affectation à un centre de neurologie : "La belle, belle vie ! (Qu'on vive, ô quelle délicate merveille !)"⁹

Tel Sengle, le héros de *Les Jours et les nuits*, il se détache (sans éther) de la réalité médicale, des convois de grands blessés et de traumatisés qu'on mande se réparer au climat marin avant de les reverser au front, pour ne s'intéresser qu'à l'art et surtout à la poésie, qui sera, il le pressent, la grande affaire de sa vie. Pour l'heure, il n'a pas encore choisi sa voie, mais il sait bien que seuls les poètes pourront lui tenir lieu de modèle et de guide. Il est investi par Rimbaud.

"A travers les rues de Nantes, Rimbaud me possède entièrement : ce qu'il a vu, tout à fait ailleurs, interfère avec ce que je vois et va même jusqu'à s'y substituer ; à son propos je ne suis plus jamais passé par cette sorte d'?' depuis lors. L'assez long chemin qui me mène chaque après-midi, seul et à pied, de l'hôpital de la rue du Bocage au beau parc de Procé, m'ouvre toutes sortes d'échappées sur les sites mêmes des *Illuminations* : ici, la maison du général dans "Enfances", là "ce pont de bois arqué", plus loin certains mouvements très insolites que Rimbaud a décrits : tout cela s'engouffrait dans une certaine boucle du petit cours d'eau bordant le parc, qui ne faisait qu'un avec "la rivière de cassis". Tout mon besoin de savoir était concentré, était braqué sur Rimbaud..."¹⁰ Le visiteur, et, à plus forte raison le nantais, qui aura mis moins d'un quart d'heure pour parcourir le chemin qui mène du lycée Guist'hau au parc de Procé bordé par la Chézine, sourira de la distance évaluée par le souvenir, mais il ne pourra rester sourd à cette véritable prise de possession poétique, à cet envoûtement total. De cela, les *Carnets* de Fraenkel, récemment publiés, portent un témoignage direct, à la date du 1er avril 1916 : "Rimbaud, il le découvre génie intuitif et global."¹¹ Et, quinze jours après : "Rimbaud hante Br., qui compare cette passion à un amour. En effet, l'illusion, l'aveuglement, l'idéalisation partielle à partir de soi-même. La sincérité n'existe évidemment jamais." Ou encore, le lundi 24 avril : "Br. en rimbaldisme. Crises passionnelles successives dont l'objet varie, de force inégale."¹² L'écho s'en trouve dans les lettres que Breton adresse à Valéry : "Je succombe à l'éblouissement défendu. Si vous m'appuyiez d'avis fréquents dans la lutte inégale ? Ou bientôt l'Adieu. Puénil acte de foi ! Disposez envers moi, Monsieur, de l'absolu pouvoir, sans modestie."¹³ De fait, la crise s'est étendue pendant presque tout le séjour de Breton à Nantes puisque le dimanche 18 juin 1916 il confie encore à André Paris : "toujours baigné de la même atmosphère, d'art moderne, j'ai subi avec une exaltation folle l'influence de Rimbaud."¹⁴ Le participe passé montre que le phénomène a cessé, combattu qu'il était par ses mentors, particulièrement Valéry : "Br. est obnubilé par l'intelligence de Valéry dont il se fait le disciple," notait Fraenkel le 1er avril 1916.

A la recherche d'une esthétique accordée à son temps et à sa propre sensibilité, Breton, en parfait logicien, postule que, puisque les extrêmes se touchent, toute démarche devrait aboutir à son inverse symétrique. "Br. découvre que l'homme qui s'élève toujours en sensation, création d'art, lorsqu'il dépasse le raffinement aristocratique extrême parvient au goût populacier, les choses basses, bêtes, l'abject, la rue. Rimbaud, ainsi. Apollinaire. Il y a

⁸. Lettre d'André Breton à André Paris, Nantes, 13 décembre 1915, dans *Livres et autographes*, vente aux enchères à Paris le 8 décembre 1986, n° 63.

⁹. Lettre d'André Breton à Théodore Fraenkel, 23 juin 1916, citée par Marguerite Bonnet, *op. cit.* p. 73.

¹⁰. André Breton : *Entretiens* (1952), Idées/Gallimard, 1969, p. 36.

¹¹. Théodore Fraenkel : *Carnets 1916-1918*, texte établi et présenté par Marie-Claire Dumas, Editions des Cendres, 1990, p. 22.

¹². *Id. ibid.* p. 26.

¹³. Lettre d'André Breton à Paul Valéry, [11 avril 1916].

¹⁴. Lettre d'André Breton à André Paris, Nantes, 18 juin 1916, *op. cit.* n° 64.

dans toute vie artistique, cérébrale, une continuité, c'est le postulat ; une unité sensible, apparente (c. d. Faguet). Le passé cérébral conditionne essentiellement le futur, c'est vraisemblable, intangibilité du caractère (Schopenhauer), pensée-mécanisme cérébral -- monde (Bergson) etc., on pourrait développer en système, étudier les lois de l'évolution mentale chez quelques artistes, découvrir l'équation des courbes. Le raffinement conduit à l'ordure, ou au mysticisme (Huysmans, Racine), aux mathématiques (Valéry) -- Vitesse, c'est Rimbaud, lenteur extrême, mouvement ralenti -- Mallarmé. On pourrait faire pendant à Teste d'un homme qui aurait découvert ces lois." note Fraenkel, presque sous sa dictée.¹⁵ Dans la foulée, il interroge Valéry : "La méditation prolongée sur Rimbaud me laisse inquiet. J'ai rêvé que l'extrême raffinement pourrissait le goût jusqu'à la banalité, que parallèlement à un pouvoir idéalisant plus étendu s'imposait l'amour d'un radiateur ou d'un blanc de chaux. C'est par une Alchimie du verbe que je résous le problème ancien d'un exil ou de trafics en Ethiopie. Maint exemple cher, outre seulement le vôtre, m'inclinent à conclure. Je me souviens de la manière dont vous défendîtes le nu contre ses bijoux et j'interprète, par ailleurs, votre silence."¹⁶ Ce à quoi Valéry répond d'une manière un peu trop allusive : "Raffinement, banalité... Il importe de purger son esprit de ces catégories. Vous sentez le pourquoi."¹⁷ A la même question, Apollinaire, qui s'avoue sans raffinement, comme Marie Laurencin, et à l'opposé de Valéry, conseille : "Il faut être naturel et ne pas avoir peur de fantômes ni des choses simples. [...] Je crois que Rimbaud pressentit bien des choses modernes. Mais ni Valéry ni d'autres raffinés ne les ont senties."¹⁸

Apollinaire et Valéry se renvoyant dos à dos, le débat ne pourra être tranché que par lui-même. C'est la conclusion à laquelle il aboutit, d'après Fraenkel : "Hanté de découvrir le sens moderne, il le cherche, parmi ceux qui vivent, parfois même en lui."¹⁹ Toutefois, c'est d'abord à Valéry qu'il confie son idée du moderne, fondé sur un nouvel art tel que le cinéma : "Je voudrais, délivré de l'obsession poétique, me persuader que le cinéma, les pages de quotidien ne recèlent pas ce qu'une mythologie me refuse à présent."²⁰ Certes, il le reconnaît, l'idée n'est pas toute neuve, puisque déjà Apollinaire voulait rivaliser avec les étiquettes des parfumeurs, mais il en retrouve l'écho dans les peintures de Derain, Picasso et Marie Laurencin. Sollicité de prophétiser la nature de l'art qui suivra, l'auteur d'*Alcools* lui répond prudemment : "Je suis d'avis que l'art ne change point et que ce qui fait croire à des changements ce sont les efforts que font les hommes pour maintenir l'art à la hauteur où il ne pourrait pas ne pas être."²¹ Le voilà bien avancé ! Aussi se tourne-t-il de plus en plus fréquemment vers les salles obscures, peut-être parce qu'on y trouve, selon Fraenkel, un divertissement pascalien, le moyen de se fuir soi-même. "Le cinéma attire Br. Incapable de se justifier par l'affirmation d'une seule belle oeuvre parmi tous les films qu'il ait vus, il admire le moyen moderne d'expression en soi."²²

La quête d'une esthétique moderne ne se borne pas à des interrogations théoriques. En un an, Breton compose cinq poèmes, dont trois seront publiés en revue puis édités dans *Mont de piété*.

En décembre 1915, il s'arme d'audace et, prenant contact pour la première fois avec Apollinaire, il lui dédie "Vingt-cinq décembre" (qui deviendra "Décembre" Pl. I, 10) en sollicitant l'indulgence du juge : "La faute de ces quelques vers où s'accusent un désespoir et

15. Théodore Fraenkel, vendredi 2 mars [1916] *op. cit.* p. 21.

16. Lettre d'André Breton à Paul Valéry, Nantes, lundi 6 mars 1916.

17. Paul Valéry, lettre à Breton, s. d., citée par Marguerite Bonnet, *op. cit.* p. 78.

18. Guillaume Apollinaire, lettre à André Breton, 12 mars 1916, citée par Marguerite Bonnet, *op. cit.* p. 78.

19. Théodore Fraenkel, samedi 1er avril 1916, *op. cit.* p. 23.

20. Lettre d'André Breton à Paul Valéry, Nantes, lundi 6 mars 1916.

21. Lettre de Guillaume Apollinaire à André Breton, 29 février 1916, dans *Guillaume Apollinaire* (3), 1964, p. 24

22. Théodore Fraenkel, 17 juin [1916], *op. cit.* p. 43.

l'irrésolution connu, Monsieur, des circonstances atténuantes : ainsi l'époque et ma situation." Jouant de l'antiphrase, il envoie aussi ces vingt lignes à Valéry, sûr qu'il les détestera.²³ Bien au contraire, celui-ci en apprécie "l'allure rompue", regrettant seulement "certains abus de moyens exceptionnels". Sous des allures mallarméennes fortement brisées, c'est la première fois qu'il y fait allusion à la guerre, inquiet de l'année à venir, non sans un désir d'héroïsme : "Fantassin/ La-bas, conscrit du sol et de la hampe, y être !"

Il envoie le sonnet suivant (inédit) à l'ami Fraenkel, en permission à Paris, sûr à l'avance des griefs qu'il suscitera : "Un analyste subtil (et quelque peu devin) s'étonnerait qu'une déception ordinaire comme celle d'? soit l'objet d'une magnification littéraire..." et d'expliquer la facture en post-scriptum : "Prosodie : rythme (seulement du vers) 13. Allitérations. Idée générale : opposition délire amoureux et bon sens froid. Approchant : "Ce qui retient Nina." (Antithèse fameuse). Eloge connu, entraînant idéalisation de ce qui fut l'ambiance triste. Beaucoup de "roses mortes dans les caves". Quatrains : Suggestion de peigne, de lampes. On déguise en faunes de sales petits gosses ahuris. Tercets : Suggestion de fumerie d'opium. Celle de fortifications gête finalement le tableau."²⁴

Lisant "A vous seule" (Pl I, 43), Valéry en conclut que son auteur est dans un état critique "quand le Rimbaud, le Mallarmé, inconciliables, se tâtent dans un poète" ; tandis qu'Apollinaire, bon camarade, le félicite d'un sujet "très joli, très délicat". Au vrai, la dédicataire du poème ne peut être, comme je l'ai cru, Annie Padiou, mais plutôt sa cousine Manon, dont il sera parlé ci-dessous.²⁵

Poème en prose, "Age" (Pl. I, 8-9) est significativement daté du jour anniversaire de ses vingt ans, et d'abord dédié à Léon-Paul Fargue.²⁶ Il est écrit sous l'emprise manifeste de Rimbaud, dont il tente de se détacher. Il adresse copie de ces deux poèmes à Francis Viélé-Griffin, vieux poète symboliste qu'il a toujours tenu en haute estime : "Si les deuils abusent trop souvent vos silences, laissez-nous croire à l'éternité merveilleuse de vos Joies et souhaiter de nouveaux livres de lumière" lui écrit-il.²⁷ Doctement, Valéry observe que la maladie suit son cours. Comme une varicelle, il faut l'avoir eue, à condition qu'elle ne laisse pas de traces au visage.

Les deux quatrains inédits de "Coquito" (Pl I, 43) ne mériteraient pas de sortir de l'oubli où son auteur les plongeait, s'ils n'étaient dédiés à Marie Laurencin, alors réfugiée à Barcelone (à cause de la nationalité allemande de son mari), avec laquelle il entretenait une correspondance fréquente en 1916.

Enfin, le dernier poème composé à Nantes au début juin 1916, "Façon" (Pl I, 5) revêt une importance particulière aux yeux de Breton puisqu'il ouvre le recueil *Mont de piété*, et sera souvent repris. Il témoigne de la maîtrise du poète dans l'art de désarticuler les vers de onze, douze ou treize syllabes, et surtout de dire son engouement pour la mode, la nouveauté de ses sentiments, sans s'y laisser prendre. Valéry, qui semble se récuser à "châtier de mentales arpettes" ne s'y trompe pas : "Thème, langage, visée, métrique, tout est neuf, mode future, façon. Une chose m'intrigue : je ne distingue pas *les règles du jeu*." (Pl. I, 1072). L'auteur de *La Jeune Parque* a bien compris qu'il se trouvait là dans le contexte de la haute couture, et que Breton à la poursuite de la beauté nouvelle l'avait laissé en plan, rue de la Paix.

²³. On trouvera les poèmes en question dans les *Oeuvres complètes* t. I, édition mentionnée à la note 1, accompagnés de commentaires abondants et des citations d'Apollinaire et de Valéry.

²⁴. André Breton, lettre à Théodore Fraenkel, Nantes, 3 janvier 1916, accompagnant "A vous seule", publiée dans *Digraphe*, juin 1983, n° 30, pp. 27-29.

²⁵. Voir : Henri Béhar : *André Breton le grand indésirable*, Calmann-Lévy, 1990, p. 36.

²⁶. *Id. ibid.* texte cité p. 37.

²⁷. Lettre autographe signée, accompagnant "A vous seule" et "Poème" [Age], signalés dans le catalogue *Bibliothèques d'un surréaliste et d'un critique d'art*, Drouot Richelieu, jeudi 17 mars 1914, n° 22.

Extrêmement surveillé par sa mère, à Paris, l'armée aura eu, à ses yeux, une double fonction de libération, sur le plan poétique et sentimental. D'une "Façon" ou d'une autre, ces poèmes sont tous marqués par la femme.

La première qui entre en scène est sa cousine (voir Photo ci-contre), dont il parlera ainsi dans *Les Vases communicants* : "*Manon* : C'est le nom qui est resté à ma cousine germaine d'une appellation que, paraît-il, je lui donnais étant enfant. J'ai éprouvé pour elle, vers dix-neuf ans, un grand attrait sexuel, que je prenais alors pour l'amour."²⁸ Ailleurs, il précisera qu'elle avait deux ans de plus que lui. J'ai pu montrer que c'était exactement l'inverse. Madeleine Le Gouguès, ainsi dite Manon, était née le 18 février 1898 à Rennes. Son père, engagé volontaire, avait pris du galon dans l'administration du service de santé après avoir vu du pays. En 1915, il dirigeait l'hôpital militaire Ambroise Paré à Rennes avant de prendre la direction du service de la 10^e région à Rennes. La jeune fille, qui n'avait pas encore dix-sept ans, jouissait d'une liberté inusitée pour son âge, à cette époque. André et Manon sacrifièrent à la coutume celte qui veut que le cousin dépucèle sa cousine. En l'occurrence, je crois bien que ce fut la jeune fille qui prit toutes les initiatives, ce qui fit dire à André qu'il vivait "une aventure sentimentale terrible" (Pl. XXXIII). Elle vint le voir à plusieurs reprises à Nantes. Une fois, ils prennent chacun une chambre voisine à l'hôtel Continental, passant la nuit à contempler les étoiles. Par marivaudage, André feint de nier "la puissance de son charme" et souligne crûment sa faiblesse féminine. De sorte qu'elle l'aime plus que jamais et le lui écrit. La semaine suivante, il peut écrire à son confident : "Bah ! j'ai couché avec Manon dimanche. Une nuit entière. - Je ne l'aime plus. ... Je m'observe avec curiosité. Je ne souffre pas... J'incline à quelque **absolu** platonisme. Une beauté toute plastique, vous savez, la Femme ! ça vaut une contemplation très chaste. Idéal d'eunuque... Je savais d'avance... J'ai seulement cueilli un bouquet malodorant d'euphorbes sur les terrains vénéneux de ces cimes, où j'ai côtoyé l'irrésistible Péril. Miraculeusement sauf !"²⁹ Qui dit lettre intime ne dit pas absence de littérature. Mais le jeune Breton y est bien tout entier, avec ses exaltations aussitôt suivies d'une profonde dépression, son aspiration à l'idéal en même temps qu'il voudrait être de plain-pied dans la vie. N'ayant jamais éprouvé la nécessité d'éplucher les notes de blanchisseuses, je me serais bien gardé d'évoquer un tel épisode (au demeurant les lettres sont passées en vente publique) si Breton lui-même n'y avait fait allusion dans l'un de ses récits, prétendant vivre dans une maison de verre, et s'il n'avait eu une conséquence des plus étranges pour lui-même. Le 5 janvier 1916, la mère de Manon, Marie Raulin, est morte à Rennes. Breton s'est rendu à son enterrement, où il n'a pas manqué de revoir Manon. Puis leurs relations se sont estompées, ce qui ne signifie pas qu'elles n'aient laissé aucune trace sentimentale. Le 17 juillet 1918, alors qu'il est affecté dans la région parisienne, Breton revient à Nantes prendre sa quatrième inscription en médecine, celle qui lui permettrait d'achever sa première année. Et de sa propre main (voir document ci-joint), il écrit sur le registre de l'Ecole sa **nouvelle** date de naissance, celle qu'il communiquera à tout le monde : le dix-huit février 1896. Jour pour jour, à deux ans près, celle de Manon ! Etourderie ? Acte manqué ? Geste de déférence envers son initiatrice ? La raison poétique n'est pas celle de l'administration.

La seconde jeune femme est apparue dans *Nadja*, en relation avec Rimbaud. "Le pouvoir d'incantation que Rimbaud exerça sur moi vers 1915 et qui, depuis lors, s'est quintessencié en de rares poèmes tels que *Dévotion* est sans doute, à cette époque, ce qui m'a valu, un jour où je me promenais seul sous une pluie battante, de rencontrer une jeune fille la première à m'adresser la parole, qui, sans préambule, comme nous faisons quelques pas, s'offrit à me réciter un des poèmes qu'elle préférait : *Le Dormeur du val*. C'était si inattendu, si peu de

²⁸. André Breton : *Les Vases communicants* (1932), Folio/ Gallimard, p. 39.

²⁹. Lettre d'André Breton à André Paris, Nantes, 27 octobre 1915, *op. cit.* n° 62.

saison." (Pl I, p. 676). Cette jeune nantaise nous est connue par un article de Georges Gabory, qui fut un temps le secrétaire de Gaston Gallimard, mais Fraenkel en parle abondamment dans ses *Carnets*.³⁰ L'initiative d'Annie était si inattendue qu'à minuit ils s'embrassaient dans le jardin public, sous l'égide d'une statue de Vénus. Mais il ne l'aimait pas, lui préférant une Alice, rencontrée peu après, dont il se déclarait très épris. De tout cela il se confia à Théodore Fraenkel, lui-même amoureux d'une lointaine moscovite, dont le courrier lui montrait bien qu'elle se détachait de lui. Alors naquit une sorte de marivaudage, un amour par substitution des rôles. Théodore prit la défense d'Annie, s'offrant comme instrument du destin. Il la vit à la place d'André, transposant, en quelque sorte, son amitié pour lui, projetant son propre amour sur la jeune beauté. Elle-même se prit au jeu, lui envoya sa photo lorsqu'il partit au front, le revit à Paris, où elle fréquenta les milieux littéraires... Mais Fraenkel ne trahit personne, en dépit de son irritation envers Breton, qu'il jugeait incroyablement brutal en la circonstance.

Quant à la troisième figure, que Fraenkel nomme "la dame qui fut Façon", elle apparaît allusivement dans une des strophes des *Champs magnétiques* de la main de Breton : "Comment se fait-il que je ne voie pas la fin de cette allée de peupliers ? Il faut que la dame qui s'y engage sorte à peine de la fable pour qu'elle ose parler haut dans les grandes marées du vent. Je l'entends encore très bien, quand je pose l'oreille sur ma main comme un coquillage ; elle va tourner dans le mois de juillet ou d'août." (Pl. I, p. 60). Il l'a rencontrée en juin 1916, qui tenait un très beau chien en laisse. Il ne sait rien d'elle, hormis son prénom, Alice, et "le goût des baisers, du vertige d'être ensemble. Espagnole à l'évidence. Je l'aime depuis quelques jours pour, sans doute encore quelques jours"³¹. Le dimanche, ils se rendent sur les plages voisines encore fouettées de vent, à Pornic, à Trentemoult, et se réfugient dans des hôtels comme Rimbaud les eût aimés, avec des "peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires". Pour elle, il se passionne de journaux de mode et confectionne des bouquets de fleurs des champs. Fraenkel la juge laide et pense qu'elle se moque délicieusement de son ami. Il déteste d'ailleurs "Façon", dont la manière et la légèreté l'exaspèrent. "La décrépitude de Br. me navre" écrit-il dans son carnet, le 10 juillet. Il faut croire que celui-ci n'est pas loin de partager son sentiment puisqu'il a demandé d'être affecté dans un centre neuro-psychiatrique, laissant au destin le soin de décider de sa vie. Exactement deux ans plus tard, au hasard d'un campement, il reverra Alice près de Saint-Mammès, un soir qu'il longea les bois, sans cueillir exprès des fleurs des champs. La vie a de ces coïncidences !

Pour être complet sur cette année nantaise de Breton, il faudrait parler de sa rencontre avec Jacques Vaché, qu'il a fréquenté de janvier au début mai 1916, date à laquelle celui-ci retourna au front, en qualité d'interprète auprès des troupes britanniques. Outre que je l'ai déjà fait ailleurs³² et que je ne saurais y rien ajouter, d'autres en parlent ici même. Je relèverai cependant cette phrase de Fraenkel, le 26 juin 1917, soit plus d'un an après : "Rencontre à Paris de Jacques Vaché, que nous avons aimé à Nantes ; l'ironiste, l'humouriste, le mystificateur féroce, menteur aristocrate et dédaigneux."³³ On ne saurait mieux dire combien Vaché devint un mythe pour le seul Breton, qu'il aida à se défaire de l'obsession poétique, en l'obligeant à réviser toutes ses valeurs et l'invitant à une insubordination totale. Son oraison funèbre se trouve, elle aussi, dans *Les Champs magnétiques* : "De tous les passants qui ont glissé sur moi, le plus beau m'a laissé en disparaissant cette touffe de cheveux, ces giroflées

³⁰. Voir : Georges Gabory : "Soirées perdues", *Nouvelle Revue Française*, octobre 1921, pp. 416-17, et Th. Fraenkel, *Carnets*, pp. 32, 36, 50, 68, 76, 80, 125.

³¹. Lettre d'André Breton à André Paris, Nantes, 18 juin 1916, *op. cit.* n° 64.

³². Voir : Henri Béhar : *André Breton le grand indésirable*, Calmann-Lévy, 1990, pp. 38-40.

³³. Théodore Fraenkel, 26 juin [1917], *op. cit.* p. 83.

sans quoi je serais perdu pour vous. Il devait nécessairement rebrousser chemin avant moi. Je le pleure. Ceux qui m'aiment trouvent à cela des excuses fuyantes." (Pl. I, 60).

Evoquant, non sans nostalgie, cette année mentale, et sa fréquentation de Jacques Vaché qui le mena sur les quais de Nantes et dans les bouges nocturnes, Breton écrit : "Nous fûmes ces gais terroristes, sentimentaux à peine plus qu'il était de raison, des garnements qui promettent." (Pl. I, 228) Ainsi, dans ce champ pour lui magnétique, avait-il redécouvert les fondements même de la poésie, de l'humour, de l'amitié et de l'amour. A l'un des moments les plus difficiles de son existence, à vingt ans, "l'âge où l'on systématise sa vie", comme il le qualifie dans *Les Pas perdus*, il avait, sinon tracé une ligne continue qui le mènerait au surréalisme, du moins dégagé les forces nécessaires à son émancipation poétique, ayant traversé le mallarmisme, la crise rimbaldienne, les déserts de l'amour, prêt à s'ouvrir à une mythologie moderne, dont Jacques Vaché devait être à la fois le sujet et l'objet.

Henri BEHAR